

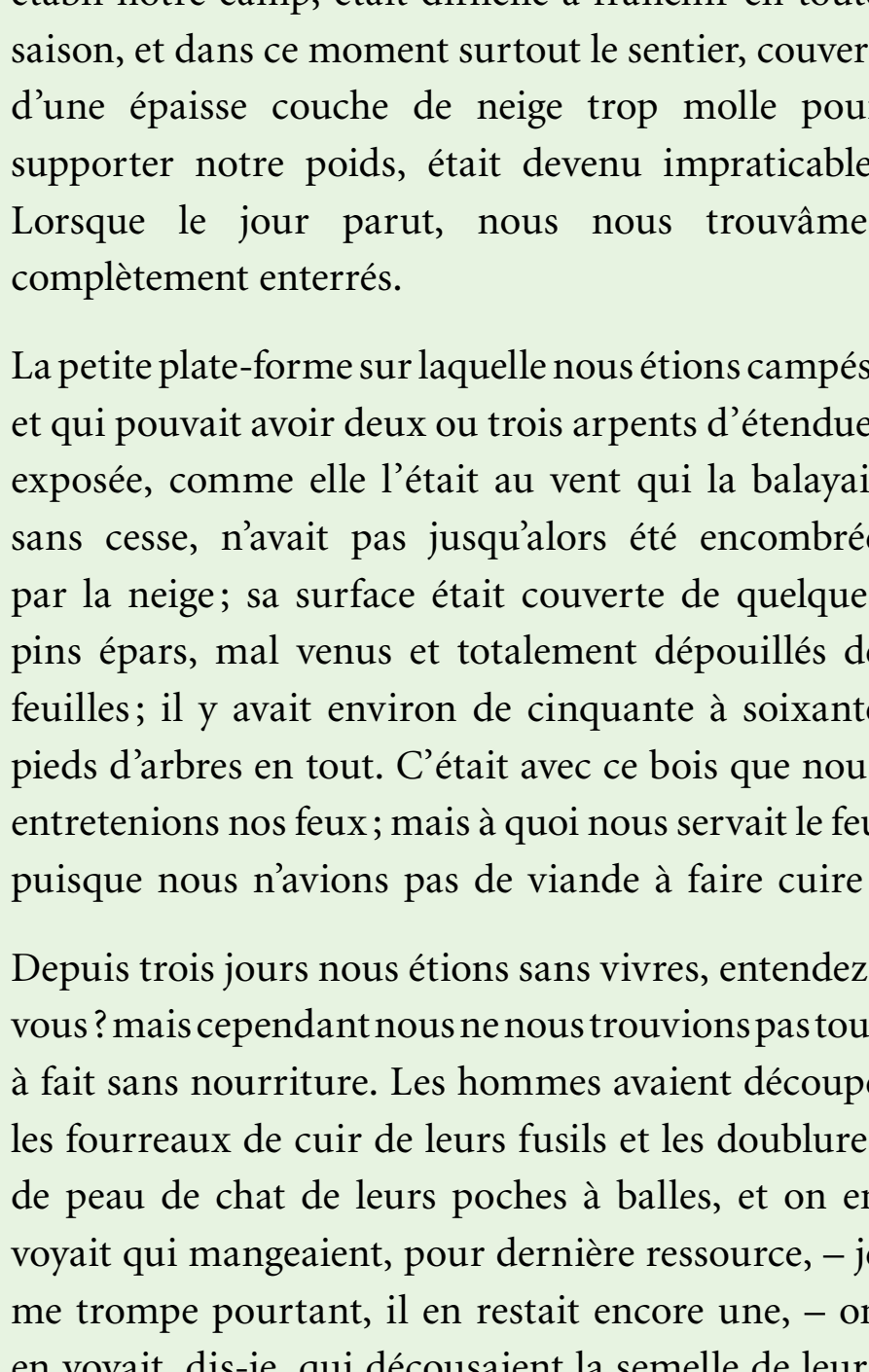
Thomas Mayne-Reid

Les Ours grizzly



Vertiges

JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR



JE VAIS VOUS RACONTER une aventure qui m'est arrivée avec des ours grizzly. Je voyageais alors en compagnie de gens de mœurs bizarres, des « chasseurs de chevelures », dans les montagnes, près de Santa-Fé, où nous avions été ensevelis, au moment où nous y pensions le moins, dans les tourbillons d'une neige épaisse qui nous empêchait de continuer notre chemin et de quitter l'endroit où nous nous trouvions alors.

Le canyon, vallée profonde dans laquelle nous avions établi notre camp, était difficile à franchir en toute saison, et dans ce moment surtout le sentier, couvert d'une épaisse couche de neige trop molle pour supporter notre poids, était devenu impraticable. Lorsque le jour parut, nous nous trouvâmes complètement enterrés.

La petite plate-forme sur laquelle nous étions campés, exposée, comme elle l'était au vent qui la balayait sans cesse, n'avait pas jusqu'alors été encombrée par la neige; sa surface était couverte de quelques pins épars, mal venus et totalement dépourvus de feuilles; il y avait environ de cinquante à soixante pieds d'arbres en tout. C'était avec ce bois que nous entretenions nos feux; mais à quoi nous servait le feu puisque nous n'avions pas de viande à faire cuire?

Depuis trois jours nous étions sans vivres, entendez-vous? mais cependant nous ne nous trouvions pas tout à fait sans nourriture. Les hommes avaient découpé les fourreaux de cuir de leurs fusils et les doublures de peau de chat de leurs poches à balles, et on en voyait qui mangeaient, pour dernière ressource, — je me trompe pourtant, il en restait encore une, — on en voyait, dis-je, qui découaient la semelle de leurs mocassins afin de s'en rassasier.

— L'horizon s'éclaircit un peu par là-bas.

Le trappeur Garey, qui s'était levé de sa place et se tenait tourné du côté de l'est, venait de prononcer ces paroles.

En un mot nous fûmes tous sur pied, promenant d'avidés regards dans la direction indiquée. C'était vrai! On apercevait une éclaircie dans le ciel de plomb qui nous assombrissait depuis si longtemps; une longue bande jaunâtre, qui s'élargit pendant que nous la considérions, scindait l'horizon en deux; La neige devenait moins épaisse et ses flocons plus légers; en moins de deux heures elle avait entièrement cessé de tomber.

Nous cartimes bientôt, au nombre de six, armés de nos carabines, dans le but d'aller explorer le bas de la vallée. Le désespoir et la faim paralysaient nos forces, et, l'un après l'autre, nous abandonnâmes l'entreprise pour retourner au camp.

Nous étions accroupis autour de nos feux, gardant tous un sombre silence. Garey continuait à marcher de long en large; tantôt il contemplait le ciel, tantôt il s'agenouillait et passait la main sur la surface de la neige. Enfin il s'approcha du feu, et nous dit avec ce ton de voix lent, traînant et nasillard particulier aux Yankees :

— Je crois qu'il va geler.

— Eh bien! supposons qu'il gèle? demanda un de ses compagnons, sans se soucier qu'on répondit à sa question.

— S'il gèle! répéta le trappeur, nous serons hors d'ici avant le lever du soleil, nous marcherons sur un sentier dur et bien battu.

Tout d'un coup un craquement se fit entendre au-dessus de nos têtes, on aurait dit le bruit que fait un arbre mort en se fendant. Un être de dimension énorme, un animal, s'était précipité et tombait, en roulant comme un tourbillon, du haut d'une galerie taillée à mi-côte dans le rocher. Un instant après il touchait à terre, la tête en avant, avec un fracas terrible, et bondissant à plusieurs pieds de hauteur, il retombait d'aplomb sur ses quatre pattes.

Un hurrah involontaire fut poussé à l'instant par les chasseurs, qui tous, du premier coup d'œil, avaient reconnu le « carnerociméron » ou bouquetin à grosses cornes. Il avait franchi le précipice en deux bonds, tombant chaque fois sur ses énormes cornes, dont la forme était celle de croissants dentelés.

Pendant un instant, les chasseurs et le gibier parurent également surpris de se trouver en présence, ils restèrent à se regarder en silence. Mais aussitôt les premiers coururent à leurs carabines, et l'animal, revenu de sa surprise, rejeta sa tête et ses cornes sur ses épaules, et s'élança sur la plate-forme. En douze ou quinze bonds il était arrivé sur la bordure du terrain couvert de neige, et il s'enfonça dans ses molles profondeurs. En même temps plusieurs coups de feu retentirent, et on put apercevoir derrière lui de longues traces de sang. Il allait toujours néanmoins, sautant et bondissant au milieu de la neige, dans laquelle il disparaissait souvent tout entier.

Nous nous lançâmes sur ses traces avec une ardeur pareille à celle de loups affamés; les nombreuses taches qui rougissaient le sentier nous prouvaient que l'animal perdait tout son sang; et en effet, à cinquante pas plus loin, nous le trouvâmes expirant.

Un cri de joie fit connaître à nos compagnons l'heureux succès de notre chasse : nous commençons déjà à traîner notre proie vers le campement, lorsque des clameurs partant de la plate-forme vinrent frapper nos oreilles. C'était un mélange confus de voix d'hommes, de cris de femmes, entremêlés d'imprécations et d'exclamations de terreur.

Nous nous précipitâmes vers l'entrée du sentier qui conduisait à notre lieu de halte, et là nos yeux furent témoins d'une scène bien faite pour frapper d'épouvante le cœur du plus courageux. Les chasseurs, les Indiens, les femmes, couraient çà et là comme des gens atteints de folie, poursuivant des hurlements horribles, impossibles à expliquer, se montrant l'un à l'autre du geste la cime des rochers. Nos regards se portèrent dans cette direction. Une rangée de créatures affreuses se tenaient au bord du précipice. Nous les reconnûmes aussitôt. C'étaient les monstres les plus redoutés de la montagne, c'étaient des ours grizzly.

Il y en avait cinq! cinq en vue, sans compter ceux qui pouvaient se trouver attardés. Cinq ours! c'était plus qu'il n'en fallait pour nous exterminer tous, parqués dans un étroit espace, et affaiblis par la faim comme nous l'étions.

Ils étaient arrivés là à la poursuite du bouquetin, et on pouvait deviner à la leur sinistre qui s'échappait de leurs yeux que la faim et la rage de se voir privés de leur proie les pousseraient à quelque extrémité. Deux d'entre eux étaient déjà parvenus en rampant jusqu'au bord de l'escarpement, en reniflant et en sondant le sol avec leurs pattes, comme s'ils cherchaient un endroit favorable pour descendre.

Les trois autres quadrupèdes s'assirent sur leurs pattes de derrière et se mirent à faire manœuvrer leur train de devant d'une façon extraordinaire, en exécutant la pantomime la plus bizarre. On aurait dit des hommes recouverts de bêtes.

Nous n'étions pas dans une situation d'esprit qui nous permit de prendre goût à ce divertissement. Chacun se hâta d'aller prendre ses armes, et ceux qui avaient fait feu les rechargèrent au plus vite.

— Arrêtez, sur votre vie, ne tirez pas! s'écria Garey, saisissant le canon du fusil de l'un des chasseurs.

Lavis venait trop tard. Une douzaine de balles sifflaient déjà dans la direction des ours.

L'effet de la fusillade fut celui qu'attendait le trappeur. Les ours, rendus furieux par les balles qui ne leur avaient fait pas plus de mal que les piqûres d'épingles, retombèrent sur leurs quatre pattes, et poussant des grognements de colère, se mirent en devoir de descendre.

La confusion fut alors à son comble. Quelques hommes, moins braves que leurs camarades, coururent se blottir dans la neige, tandis que d'autres grimpaient le long des pins qui se trouvaient à leur portée.

— Faites cacher les femmes! s'écria Garey. Allons donc, maudits fainéants d'Espagnols! Si vous ne voulez pas combattre, veillez aux femmes, tous tant que vous êtes, faites-les cacher dans la neige. Tas de lâches! pouah! vers la terre! pourceaux!

— Sauvez les femmes, docteur, dis-je à l'Allemand qui, selon moi, nous était d'un secours inutile pendant la bataille, et sans se faire prier, celui-ci, aidé de quelques Mexicains, entraîna les femmes effrayées vers l'endroit où nous avions laissé notre gibier.

La plupart d'entre nous savaient que, dans les circonstances actuelles, se cacher était pire que combattre. Les ours, rendus sages par leur férocité, nous auraient déterrés l'un après l'autre et massacrés en détail. Il fallait donc les attendre et leur livrer bataille : tel était le mot d'ordre, et nous étions résolus à ne pas nous départir de cette résolution.

Nous étions une douzaine de combattants en tout, y compris les Delawares et les Shawonoes, Garey et les autres trappeurs.

Nous ouvrimes le feu sur les ours qui couraient le long des arêtes tortueuses du canyon pour arriver jusqu'à nous. Par malheur, nos carabines n'étaient pas en état, nos doigts étaient roides de froid et nos nerfs affaiblis par la faim. Nos balles faisaient saigner ces hideuses brutes, mais aucune des blessures n'était mortelle : nos coups n'avaient d'autre résultat que celui d'exciter leur rage.

Quel moment terrible fut celui où nous nous aperçûmes que nos dernières munitions étaient épuisées sans que nous eussions eu la chance d'abattre un seul de nos ennemis! Nous jetâmes de côté nos carabines, et, saisissant nos haches et nos couteaux de chasses, nous attendîmes de pied ferme ces farouches adversaires.

Nous nous étions avancés tous contre le rocher, afin de porter les premiers coups aux ours grizzly, qui, ordinairement, descendent à reculons. Nous fûmes encore déçus dans cette espérance. Arrivés à une galerie située à environ dix pieds au-dessus de la plate-forme, celui qui se trouvait en tête, s'apercevant de la position que nous occupions, hésita tout à coup : on aurait dit qu'il n'osait plus descendre. L'instant d'après, ses compagnons, rendus furieux par leurs blessures vinrent s'abattre sur la même galerie, et, soudain, tous les cinq se précipitèrent au milieu de nous.

Alors commença une lutte désespérée, que je ne saurais décrire. Les clameurs des coureurs des bois, les cris sauvages de nos alliés indiens, les rauques hurlements des ours, le bruit des tomahawks résonnant sur les crânes couverts sur des cailloux, le cliquetis inexprimable des couteaux de chasse, et puis, de temps à autre, un gémissement humain lorsqu'une griffe crochue s'enfonçait dans les muscles de l'un de nous!

C'était une scène d'horreur qu'aucune plume ne saurait décrire avec exactitude.

Partout, sur la plate-forme, les hommes et les ours tombaient ensemble, se débattant dans cette lutte suprême, d'où dépendait la vie ou la mort, à travers les arbres et dans les profondeurs de la neige, qu'ils teignaient ensemble de leur sang.

À droite, deux ou trois chasseurs n'avaient qu'un ennemi à combattre; à gauche, un d'entre nous, plus brave, se défendait tout seul. Plusieurs étaient déjà étendus par terre, et à chaque instant, les ours, victorieux, diminuaient le nombre des nôtres.

J'avais été renversé dès le commencement de l'action. Lorsqu'il me fut possible de me remettre sur mes jambes, je vis l'animal qui m'avait attaqué étreindre dans ses bras le corps d'un homme qui gisait à terre. C'était Garey. Je me penchai sur l'ours et je le saisis par l'échine, afin de me soutenir, car j'étais tout étourdi de faiblesse; nous en étions tous réduits là. Je frappai de toute ma force, et je lui enfonçai mon couteau dans les côtes.

L'animal féroce lâcha aussitôt le Français, et se retourna contre moi. Je voulus éviter son étreinte, et tout en marchant à reculons, je me défendis avec mon couteau.

Tout à coup j'arrivai près d'un trou rempli de neige et je tombai sur le dos. Au même instant, je sentis sur moi le corps pesant du grizzly, et le contact de ses griffes qui s'enfonçaient profondément dans mon épaule. L'haleine fétide du monstre me suffoquait, et tandis que je frappais au hasard de mon bras droit demeuré libre, nous roulâmes, à plusieurs reprises, l'un sur l'autre.

J'étais aveuglé par la neige; mes forces m'abandonnaient; je perdais tout mon sang. Je poussai enfin un cri de désespoir; mais ma voix était si faible, qu'il eût été impossible de l'entendre à dix pas de moi. Un sifflement étrange parvint à mes oreilles; une lueur brillante me passa devant les yeux; un objet incandescent s'approcha de mon visage au point de me roussir la peau; je sentis une odeur de poils brûlés; j'entendis des voix qui se mêlaient aux rugissements de mon adversaire. Tout à coup les griffes se retirèrent de ma chair, le poids qui oppressait ma poitrine disparut; j'étais seul, tout à fait seul.

Je me remis sur mes pieds, et me frottai les yeux pour en faire disparaître la neige qui m'aveuglait. Lorsque j'eus recouvré la vue j'eus beau regarder, je ne vis plus rien, j'étais plongé dans un trou profond, creusé par la lutte : mais tout était calme devant moi.

La neige qui m'entourait était rougie par le sang; mais qu'était devenu mon terrible adversaire? qui m'avait délivré de son étreinte mortelle?

Je parvins sur la plate-forme en chancelant. Là, une autre scène vint frapper mes regards. Un homme d'un aspect bizarre et fantastique courait de tous côtés tenant en main un tison gigantesque, la cime d'un pin tout entier enflammée comme une torche, qu'il brandissait dans l'air. Il poursuivait un ours, et, l'animal, hurlant de rage et de douleur, faisait tous ses efforts pour atteindre les rochers. Deux autres de ces monstres les avaient déjà gravis à moitié, bien qu'avec peine, car le sang coulait en abondance de leurs flancs criblés de blessures.

L'animal poursuivi atteignit les hauteurs, poussé par la flamme qui lui rôtissait les côtes. Il fut bientôt hors de la portée de son ennemi, qui aussitôt se tourna vers un quatrième aux prises avec deux ou trois de nos compagnons. Celui-ci fut encore mis en fuite et alla rejoindre ses camarades sur les rochers. Le chasseur fantastique cherchait le cinquième, mais il avait disparu. Le sol était jonché d'hommes blessés et presque sans mouvement; quant à l'ours, on n'en voyait point de traces. Il avait dû s'échapper sous la neige.

J'en étais encore à me demander quel était l'homme au tison et d'où il avait pu venir. J'ai déjà dit que c'était un individu d'un aspect extraordinaire, et je n'ai rien exagéré. Il ne ressemblait à aucun des chasseurs de notre caravane, du moins je ne le connaissais pas. Il avait la tête chauve ou plutôt entièrement rasée. On ne découvrait aucun cheveu ni sur le crâne ni sur les tempes; son front dénudé reluisait à la lueur du feu comme de l'ivoire poli. Mon esprit flottait encore dans une incertitude sans pareille, lorsqu'un de nos compagnons, Garey, encore étendu sur la plate-forme où l'avait couché un des ours, se leva tout à coup sur ses jambes en s'écriant :

— Bravo, docteur! Mes amis, trois hurrahs pour le docteur.

À mon grand étonnement, je reconnus alors les traits de notre camarade, qui par l'absence de sa brune chevelure, avait opéré en lui une métamorphose si complète, que jamais je n'aurais pu croire qu'une perruque pût changer à ce point la physionomie d'un chrétien.

— Voilà votre toupet, docteur! s'écria Garey, qui accourait porteur du « gazon ». De par le tonnerre! vous nous avez tous sauvés.

Et le chasseur étreignit l'Allemand dans ses bras nerveux.

Partout, autour de nous, on ne voyait que des blessés, qui, rampant sur la neige, se réunirent peu à peu. Mais où pouvait être le cinquième ours, puisqu'on n'en avait vu que quatre s'enfuir à travers les rochers?

— Le voilà, fit une voix.

Une légère ondulation sous la croûte de la neige nous prouva que quelque animal cherchait à se frayer un passage en dessous.

Plusieurs d'entre nous prirent leurs carabines pour se mettre à sa poursuite; le docteur s'arma d'un nouveau tison; mais bien avant que nous eussions eu le temps de faire nos préparatifs, un cri formidable vint encore faire figer notre sang dans nos veines. Aussitôt les Indiens, saisissant leurs tomahawks, s'élancèrent en bondissant vers l'ouverture du sentier. Ils savaient bien ce que voulait dire ce « whoop » inattendu : c'était le cri de mort d'un guerrier de leur tribu.

Ils se glissèrent dans le sentier que nous avions franché le matin, suivis de ceux qui avaient pu recharger leurs armes. Du sommet de la plate-forme, nous les suivions d'un œil inquiet; mais avant qu'ils ne fussent arrivés au lieu du combat la voix s'était éteinte. Il nous parut évident que la lutte avait cessé.

Nous attendions dans un morne silence. Le mouvement de la neige nous indiquait la rapidité de la course des Peaux-Rouges. Ils arrivèrent enfin sur le champ de bataille; mais une fois parvenus là, comme tout rentra dans le calme le plus profond, nous prévîmes qu'une catastrophe était arrivée. Le sort de l'Indien nous fut bientôt annoncé par une exclamation sauvage pleine de tristesse qui fit retentir l'écho du canon entier de ces accents lugubres; elle annonçait la mort d'un guerrier thawano.

Ils avaient trouvé leur brave camarade expirant au moment où il avait planté son couteau dans le cœur de son terrible adversaire! ...

Ce souper de viande d'ours nous coûtait cher; mais la mort de notre camarade sauvait la vie des autres; c'était un sacrifice providentiel! Nous gardâmes le bouquetin pour le repas du lendemain; le jour suivant nous mangerions la racine, et après cela... quoi?

— Un homme, peut-être.

Heureusement, nous ne fûmes pas réduits à cette extrémité. La gelée était revenue, et la surface de la neige, détrempée d'abord par le soleil et la pluie, se durcit bientôt et put supporter notre poids. Il nous fut enfin possible de sortir de ce dangereux passage et de gagner tranquillement les régions plus tempérées de la plaine.

Les Ours grizzly,

récit de Thomas Mayne-Reid (1818-1883),
traduit de l'anglais par Bénédicte-Henry Révoil,
est paru en français, en 1881.

ISBN : 978-2-89668-615-5

© Vertiges éditeur, 2018

— 0616 —